

UN

BRAVE JEUNE HOMME

Un grande maison de banque de M. Lebel avait ses bureaux avenue de l'Opéra, à Paris.

C'était un appartement somptueux, qu'on avait converti à cet usage.

Il était neuf heures du matin, et les fenêtres, grandes ouvertes, laissaient entrer des flots d'air vif, tandis que le poêle s'allumait en ronflant.

On était en novembre.

Il y avait déjà longtemps que le patron, M. Lebel, était installé dans son cabinet ; plusieurs lettres étaient devant lui, écrites d'une main rapide.

En entendant sonner neuf heures, il se leva et regarda dans la grande pièce où s'étaient quatre grandes tables destinées à ses employés.

Voyant qu'il n'y avait encore personne d'arrivé, il fronça le front d'un air mécontent, et murmura :

—Toujours en retard !...

Au même moment un jeune homme entra ; il était pâle et avait l'air fatigué. Il ôta lentement son pardessus et s'assit enfin, en étouffant un bâillement. Il alla prendre les ordres et se mit lentement à sa besogne, restant souvent plongé dans sa rêverie. Une douzaine d'hommes arrivèrent ainsi, successivement ; il y en avait de tous les âges.

Tous se mirent au travail sans beaucoup d'entrain ; mais n'osant causer, ni lire les journaux, à cause de la présence du maître.

Une grande table restait vide près de la fenêtre. Un des jeunes gens dit à son voisin :

—Je crois que c'est aujourd'hui qu'on attend le remplaçant de Lefebvre.

M. Lebel rentra dans son cabinet et se mit à compulsier de grands dossiers.

Dix heures sonnaient quand il entendit un léger frappelement à sa porte.

—Entrez, dit-il.

Un jeune homme s'avança.

—Vous êtes M. Paul Duret ?

—Oui, monsieur, dit le nouvel arrivant en tendant une lettre à M. Lebel, qui y jeta rapidement les yeux.

—Eh bien ! jeune homme, vous voilà en bonne santé ?

Je ne vous dissimule pas que je ne pouvais pas vous attendre plus longtemps, le travail presse, et dame ! je songeais à vous donner un remplaçant, et cependant j'avais sur vous de si bonnes recommandations que je le regrettais. Enfin, puisque vous êtes là, vous allez rattrapper le temps perdu, car voilà un bon mois que je vous attendais ; mais dites-moi, vous avez vingt quatre ans ?

—Oui, monsieur, répondit le jeune homme d'une voix un peu faible.

—Vous êtes encore un peu pâle, mon ami ; il ne fandra pas trop vous fatiguer. Vous connaissez votre travail, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur, c'est la correspondance française et anglaise.

—Plus tard, selon vos aptitudes, nous verrons à vous faire faire autre chose. Votre chemin dépend de vous ; vous me semblez sérieux, quoique vous ayez l'air très jeune. Comme il est convenu, vous aurez 3,000 francs ; c'est ce que vous aviez

déjà, je crois. Eh bien ! pour commencer, voici des choses très pressées.

En phrases claires, M. Lebel mit Paul Duret au courant et parut enchanté de son intelligence.

En lui payant son premier mois, le patron lui fit des compliments sur son exactitude et son application.

Ses camarades de bureau ne semblaient pas l'aimer beaucoup et souvent lui reprochaient de ne pas les suivre dans leurs parties du soir et du dimanche.

Paul avait loué une chambre claire et gaie, qu'il avait arrangée avec goût.

De longs rideaux blancs en mousseline entouraient son lit, une table de toilette chargée de flacons avait la place d'honneur, une grande glace penchée était le plus bel ornement de cette chambre où se trouvaient encore un petit fauteuil bas et une table pour écrire, au-dessus de laquelle se voyaient deux portraits. L'un représentait une vieille dame, dont le visage était encadré de boucles blanches et qui avait l'air bon. L'autre

qui aidera surtout à rendre la santé à mon frère. Je suis parfaitement heureuse où je suis, j'étais née pour être institutrice, les jeunes filles dont je m'occupe sont charmantes, et je n'ai que de la satisfaction avec elles.

La lettre continuait en donnant des détails imaginaires et finissait ainsi :

Ma pensée et mon cœur sont avec vous à Bayeux, et j'ai le plus grand désir d'aller bientôt vous embrasser ; enfin, il faut être raisonnable. Je vous embrasse tous deux.

Votre fille affectionnée,

MARTHE DURET.

Voilà ce qui était arrivé.

M^{me} Duret était restée veuve avec un fils et une fille.

Ils vivaient à Bayeux, dans une petite maison lui appartenant.

Elle avait placé son fils Paul au collège de Caen, et sa fille Marthe dans la première pension de la même ville, leur faisant donner à tous deux une très belle instruction.

Elle vivait de la rente que lui donnait un petit capital placé chez un banquier.

Presque toutes ses ressources servaient à l'éducation de ses enfants.

Le plus beau moment était celui des vacances qui réunissait cette famille qui s'aimait tant. Marthe avait un an de plus que son frère, elle était grande, avait le front sérieux, mais était cependant pleine de jeunesse et de santé.

Paul était plus fièle et d'une santé délicate.

Ces trois êtres faisaient mille projets d'avenir, s'adonnant mutuellement.

Quand Paul eut vingt ans, il entra dans une maison de banque, au Mans ; il se montra intelligent et actif. Son patron comprit que sa maison n'étant pas très importante, le jeune homme y végéterait sans arriver à une carrière brillante qu'il méritait bien.

Sans songer qu'il allait perdre un très bon employé, ne pensant qu'à l'avenir de Paul, il le recommanda très chaleureusement à un de ses amis, M. Lebel, banquier à Paris.

On était alors au mois de juin ; mais, avant de rentrer dans cette nouvelle maison, le jeune homme voulait passer deux bons mois auprès de celle qu'il aimait tant ; d'ailleurs, il se sentait fort souffrant encore d'une fluxion de poitrine, et il espérait se remettre complètement avant d'entrer dans la grande lutte.

Il partit donc du Mans le cœur heureux, plein d'espoir, avec une lettre de son patron pour M. Lebel, qui l'attendait deux mois plus tard.

En arrivant, il ne trouva pas la joie qu'il espérait.

Un coup terrible avait frappé les pauvres femmes.

La petite fortune de M^{me} Duret avait complètement sombré dans une entreprise qui devait, au contraire, la doubler, et la pauvre femme, folle de désespoir, s'accusait devant ses enfants.

Marthe la rassurait, lui disant que son instruction lui servirait, qu'elle saurait bien se tirer d'affaire et pourvoir à tout ; aidée par son frère, elle se sentait capable de tout entreprendre pour garder le repos et le bien-être à cette bonne mère qui s'était dévouée pour eux toute sa vie.

Sa résolution était prise : elle serait institutrice. Et déjà elle avait écrit plusieurs lettres à Paris, espérant y trouver ce qu'elle cherchait. Elle ignorait encore combien toutes les routes sont obstruées, et elle s'étonnait de ne pas avoir encore réussi ; elle se sentait si vaillante, si cou-



Elle ne peut être ton fils, fais-en ta fille. ...—Page 310, col 1.

portrait était celui d'un jeune homme, celui de Paul, sans doute, car on y reconnaissait ses grands yeux noirs intelligents.

Le lendemain du jour où Paul avait touché son premier mois, se trouvait être un dimanche.

Il arrangea complètement sa petite chambre, et fit la folie d'acheter un gros bouquet de violettes, puis il dit au concierge :

—Si l'on me demande, vous direz que je n'y suis pas.

Et d'un bond il grimpa ses quatre étages, s'enferma, et après avoir donné un regard d'amour aux deux portraits, il se mit à écrire rapidement une longue lettre commençant ainsi :

Ma mère bien aimée,

Voilà le plus beau jour de ma vie, je le crois ! Je puis travailler pour toi, que j'aime tant, et t'envoyer enfin un peu d'argent, qui te donnera, je l'espère, un peu de bien-être et